

# Juliette amoureuse

*Il est dans la nature humaine de penser sagement  
et d'agir de façon absurde.  
(Anatole France)*

## Jissey

Ce matin, je reste près d'elle, sans bouger, pour la regarder dormir. J'aime la voir reposée, comblée, heureuse, abandonnée, les cheveux en bataille retombant sur ses yeux.

Hier soir, elle a choisi elle-même le restaurant : le Saint-Pierre, situé face à l'église, dans la rue du même nom. En arrivant, nous avons constaté que l'endroit était déjà rempli de nombreux convives. Heureusement, j'avais téléphoné une heure auparavant pour réserver. Elle a hésité sur le seuil, surprise par la seconde porte qui s'ouvrait sur une salle dont les pierres brutes formaient des arceaux, comme dans une église. Je n'ai jamais vu un pareil lieu transformer en restaurant. Un serveur, vêtu d'une veste blanche et d'un pantalon noir, et les cheveux courts, nous a accompagnés jusqu'à une petite table dont le dessus était recouvert d'une nappe rouge et blanche à carreaux. Cette vision me rappelait tellement celle de la campagne dans les fermes normandes que j'en étais ravi.

Elle s'est assise contre le mur, observant autour d'elle les clients déjà installés. Elle ne porte jamais de lunettes pour sortir, sans doute par coquetterie, alors je suis certain qu'elle ne voyait pas à plus de cinq mètres. Une minuscule lampe, fixée contre le mur, s'harmonisait avec l'ensemble, tout en apportant une lumière vaporeuse. J'ai remarqué que la salle n'était éclairée que par ces mêmes luminaires, conférant à l'endroit une agréable sensation d'intimité. Elle était enchantée d'avoir découvert ce lieu étrange où les amateurs de romantisme avaient leur table.

Elle s'adressa au serveur qui prenait notre commande :

- Pourquoi avoir choisi le Saint-Pierre comme nom de restaurant situé rue Saint-Pierre, ce qui n'est pas très original ?

Mais l'employé a désigné un cadre de près de deux mètres de large, placé au fond dont l'intérieur était garni d'un magnifique poisson.

- C'est le fameux Saint-Pierre que le patron a péché, il y a vingt ans !

- Le Saint-Pierre est un poisson ?

- Oui, mais vous n'êtes pas la première personne à me poser la question !

Elle est restée sans voix. Puis au cours du dîner, elle semblait inquiète. Je ne savais pas pourquoi. Nous eûmes la même pensée :

- Je te sens soucieux, me dit-elle.
- C'est peut-être à cause de nous deux ?
- Pourquoi, me dit-elle en me regardant dans les yeux, tu ne veux plus de moi ?

J'ai été surpris par la sévérité de son ton. Aucune tendresse, aucun sentiment dans ses mots. Je lui ai pris la main comme pour me faire pardonner. Elle a souri, m'indiquant qu'elle ne pensait pas ses paroles. Sans doute quelque chose d'autre la tracassait, comme son voyage en Australie pour lequel elle s'est beaucoup investie.

Nous avons dégusté un filet mignon, ce qui la fit beaucoup rire, puisque c'était notre premier repas d'amoureux à Paris. Je lui ai commandé une bouteille de Beaujolais : un Juliéna que nous avons bu en lapant chaque gorgée de souvenirs. Elle avait les larmes aux yeux.

En rentrant, nous avons refait le chemin à pied. En coupant à travers la ville, passant devant l'agence de Ouest-France, puis jusqu'à l'appartement.

En arrivant, elle a retiré ses chaussures et s'est immédiatement allongée sur le lit. J'ai pensé qu'elle avait la migraine. Lorsque je lui en ai parlé, elle m'a simplement demandé d'éteindre la lumière.

\* \* \* \*

Je suis toujours dans mes pensées allongé sur le lit dans la semi obscurité du matin d'été. Ce que je n'ai pas raconté à Claire, c'est ma soirée de mercredi, le soir de son départ pour Londres. Juliette, Langard, sa copine, et moi, nous sommes allés prendre un verre à la brasserie. Je n'avais pas envie de terminer seul devant la télé. J'ai pris cette excuse de boire un dernier verre pour combler une partie de ma soirée et cela me convenait très bien.

Langard a commandé de la bière pour tout le monde mais Juliette a préféré un diablo menthe. La discussion a couru sur le travail à l'agence, puis nous avons évoqué nos histoires de mecs. Juliette ne disait pas grand chose, mais elle écoutait et paraissait s'intéresser à tout ce qui se disait. Elle était simplement réservée. Lorsque les bocks et les sujets furent épuisés, nous nous sommes séparés. Je remarquai qu'elle allait devoir attendre pendant près d'une demi-heure l'autobus qui la ramènerait à la Guérinière. Comme chevalier servant, je

me suis proposé de la raccompagner pour ne pas la laisser poireauter, seule, devant l'arrêt de bus.

Elle est montée dans la Renault 8 et je l'ai amenée jusque devant son immeuble. Je n'avais pas envie de rentrer. Elle non plus. Alors, j'ai coupé le moteur et nous avons discuté. Elle n'avait pas ce comportement détaché qu'elle se donnait à la brasserie. Elle était plus aimable, gentille. Une première question m'intriguait :

- Tu avais un copain au début de l'année ?

- Oui, Martin ! Ça n'a duré que trois mois. Il s'est lassé de moi.

Et de fil en aiguille, nous avons évoqué notre jeunesse, nos amours, nos parents, la façon dont nous voulions nous habiller, les nouveaux films sortis en salle, ce que nous comptions faire dans la vie, fonder une famille. Sur ce point, elle pensait rester libre encore longtemps avant d'avoir des enfants. Je lui suggérai qu'elle devrait aussi trouver le prince charmant qui lui convienne. Je la faisais rire. Elle semblait heureuse, assise près de moi. Je remarquai ses yeux en amande pétiller dans la lueur du soir. Je vis que ses cheveux entourant son visage accentuaient la finesse de ses traits. Je retrouvais celle qui m'avait rendu visite à l'hôpital et avec qui j'avais établi une sorte de contact intime.

Au bout d'une heure, nous connaissions tout sur nous-mêmes, ce qui l'étonna, c'est de s'être confiée si facilement à un garçon. Ses yeux brillaient dans la pénombre. Je me suis demandé si c'était un regard de désir ! Un regard de braise !

Entre nous deux, je sentais planer la présence de Claire. Je la savais seule à Londres, sans moi. Mais elle était à Buckingham et rien ne lui manquait là-bas !

Soudain, Juliette a décidé de rentrer chez elle.

- Il n'y a personne. Mes parents sont partis trois jours chez ma tante. Je te propose de monter avec moi pour se payer un modeste diner.

J'ai hésité une fraction de seconde. Mais me retrouver à nouveau, seul, dans mon grand lit vide, ne m'emballait pas. J'ai préféré céder à la gentillesse féminine.

Elle se mit aux fourneaux. Elle semblait douée car elle me présenta un petit salée aux lentilles cuisiné la veille par ses soins.

- C'est meilleur quand c'est réchauffé, dit-elle.

Comme Claire, elle appréciait le bon vin et elle alla puiser dans la cave de son père, située dans une partie du balcon. Le vin était tiède. Alors, elle n'hésita pas à faire un horrible

sacrilège : elle plongea un glaçon dans mon verre, rendant pratiquement imbuvable le doux nectar. Mais, je pris cela pour de l'ignorance, sans en tenir compte à mon hôtesse.

Au cours de la soirée, je finis par apprécier sa gentillesse et sa spontanéité. Elle me demanda soudain :

- La présence de Claire te manque ?

- Oui, bien sûr. Nous ne nous sommes pas encore jamais vraiment séparés, sauf pendant mon séjour à l'hôpital.

- Tu as beaucoup de sentiments pour elle ?

- Elle m'a toujours attirée, dis-je pour seule réponse.

Ce n'est pas génial pour exprimer ce qu'on ressent pour l'être aimé.

- Je ne m'interroge pas sur l'avenir et mon affectivité, continué-je, je préfère laisser le temps faire les choses.

J'ai vraiment sorti là une phrase à la con ! Ou voulais-je impressionner Juliette par ma désinvolture pour mes sentiments ?

Soudain, j'ai remarqué, par la fenêtre entrouverte, que la nuit était tombée. Il faisait chaud et elle me proposa une tisane, ce que j'acceptai volontiers. Elle m'invita à la suivre dans le salon. Il était aménagé simplement, avec une table recouverte d'une nappe décorée de fleurs orangées et six chaises à dossiers grenat rappelant le Moyen-Age. Un bahut du même bois était rempli d'assiettes, de plats, de tasses, de bols que l'on devinait rangés derrière la vitre, dans l'attente des convives. Un poste de télévision occupait un angle, près d'une tablette supportant l'appareil téléphonique.

Elle a mis une musique douce dont la mélodie louvoyait dans les airs. Si douce qu'il fallait tendre l'oreille pour percevoir le piano. Le délicat claquement des notes me fit penser à un morceau de Chopin. Je fermai les yeux pour me laisser m'envahir par la berceuse. Quel plaisir de se retrouver là, assis devant le divan de cuir, les pieds nus sur le tapis moelleux à écouter cet air mélancolique ! Je sentis sa présence près de moi. Elle s'était approchée pour me dire :

- C'est le « Prélude en Si mineur » de Chopin !

Et ses lèvres se posèrent sur les miennes, naturellement, tendrement. Ce fut un long baiser rempli de désir. Surpris quelques secondes, je me suis laissé envahir par l'amour et la musique, m'abandonnant complètement à la tentation de Juliette. Que c'est facile d'oublier qui on est pendant une minute pour vivre un instant magique comme celui-ci ! Mais le conflit est remonté à la surface ! Ce goût de fraise velouteux, la douceur de sa bouche, la délicatesse de ce baiser me

donnèrent une agréable impression ! Mais je pensai à mon amie, à mille lieux de moi et je me suis demandé si je faisais bien de me laisser emporter.

Elle a éteint la lumière et nos ombres fantomatiques se sont déplacées dans l'obscurité comme des zombies. Je sentis ses mains me retirer ma chemisette et mon pantalon. Elle était complètement nue et m'invita à m'allonger sur le tapis. Cela n'avait pas le confort d'un excellent lit mais pour ces moments agréables, le mobilier n'avait pas d'importance. J'ai senti un violent désir que je ne savais pas possible.

Nous sommes restés jusqu'à minuit, passionnément enlacés, sans oser détacher nos corps. Ce fut la fraîcheur qui nous fit sursauter. Elle m'invita à dormir avec elle dans son lit.

Même avec l'éclairage de la lampe de chevet, sa chambre ressemblait à une chambre d'adolescente où les poupées étaient alignées par taille et les posters des chanteurs yéyé s'étaient étalés sur les quatre murs. Nous nous couchèrent, serrés l'un contre l'autre, dans son lit de jeune fille.

A six heures, je me suis réveillé. Il faisait jour à travers la fenêtre. Nous n'avions même pas songé à fermer les volets. Je l'ai regardée dormir. Bon sang qu'elle était belle et reposée ! Il semblait que rien ne pouvait lui arriver. Je me suis coulé contre elle. Elle a roucoulé. Nous avons fait l'amour une nouvelle fois. Décidément la nuit avait été chargée d'émotions !

\* \* \* \*

Voici ce que j'ai vécu la veille du retour de Claire. Depuis, je n'arrive plus à me regarder dans la glace. J'ai la sensation d'avoir commis une horrible faute. Pourtant, je me suis posé la question avant de commencer à faire des bêtises avec Juliette. Qu'est-ce qui m'a poussé à continuer au lieu de m'arrêter ? Avais-je quelque chose à prouver ? Voulais-je me laisser tenter pour connaître mes véritables sentiments pour Claire ?

Tout ça, c'est du baratin ! J'avais seulement envie de faire l'amour et me retrouver au lit, le corps nu d'une femme contre le mien. Je peux étaler tous les arguments que je veux mais cette trahison est en train de me bouffer de l'intérieur, comme un cancer.

Et Claire, dans tout ça ! Tu y penses à Claire ? Quelle serait ta réaction si Claire avait couché avec Langard ? Tu lui foutrais ton poing sur la gueule à ton collègue qui aurait profité de la situation, non ? Alors, dis encore que ce n'est pas ta faute ! Tu n'as qu'à sous-entendre que c'est elle qui a commencé ! Et toi, tu as été surpris par l'ambiance intime !

Oui, mais, avoue que tu étais d'accord, sinon tu aurais pu t'en aller au lieu de rester là et te laisser faire !

C'est un peu trop facile !

Après le petit déjeuner et une douche, j'ai raccompagné Juliette à deux cents mètres de l'agence avant d'aller garer la Renault devant l'appartement. Nous sommes arrivés séparément pour ne pas donner l'impression d'une quelconque relation entre nous. Le plus difficile était de ne pas laisser nos regards se croiser. Malgré mes efforts, j'avais la tête d'un type heureux en amour alors que ma bien-aimée était partie depuis la veille.

Le jeudi soir, juste après mon court entretien avec Claire, j'ai rejoint Juliette qui attendait devant l'arrêt de bus. Je suis parti rechercher ma voiture et la raccompagnai chez elle.

- On va chez moi, me dit-elle, sûre d'elle. Mes parents ne rentrent que dimanche soir.

Ce fut à nouveau une soirée mémorable. Nous n'avons ouvert le frigo qu'après avoir fait l'amour dans son lit de jeune fille mais, cette fois, on a pensé à fermer les volets, pour éviter aux voisins de jaser. Ni elle, ni moi n'avions faim. Nous avons préféré discuter, refaire le monde, critiquer les choses établies. Je n'ai jamais été aussi bien de ma vie.

- Claire t'as dit qu'elle rentrait demain soir, me demanda-t-elle ?

J'ai mis un long moment avant de répondre car sa question me rappelait que je devais fidélité à ma compagne de vie et que j'avais tout fichu en l'air. La question intérieure qui me tracassait était de savoir si je devais suspendre cette relation ou reprendre ma vie avec Claire, tout en tirant un trait sur cette escapade.

- Tu ne réponds pas à ma question, insista-t-elle ?

- Oui ... oui ! Elle rentre demain.

- Et ... tu vas lui dire... pour nous ?

- Je n'ai pas envie de lui faire de la peine. Elle est déjà ennuyée de partir pour l'Australie, sans compter ses autres soucis personnels.

Et la discussion a failli dégénérer. C'est ce jour-là que je me suis rendu compte que les femmes n'ont pas besoin de s'encombrer de plusieurs conjoints pour exister. Tandis que les hommes se sentent la nécessité d'avoir plusieurs femmes, ne serait-ce que pour prouver intérieurement leur virilité !

\* \* \* \*

Claire se réveille. Ses yeux me remarquent. Elle me sourit. Pour une fois, son visage est reposé et aucune marque d'inquiétude ne s'y dessine. Je ne vais quand même pas lui raconter mon histoire amoureuse avec Juliette à neuf heures du matin pour lui flanquer sa journée en l'air !

\* \* \* \*